

170, BOULEVARD DU MONTPARNASSE

75014 PARIS - FRANCE

TÉL. 325-36-74

C. C. P. 1248-74 PARIS

D 334 BRESIL: UN RESCAPE DES BALLES DE L'ESCADRON DE LA MORT ACCUSE...

Le soir du 28 septembre 1976, Daniel Cabral de Souza se promène en compagnie de deux amis à Caxias, banlieue de Rio de Janeiro. Arrêtés tous trois par la police militaire pour vérification d'identité, ils sont séquestrés, interrogés sous prétexte de trafic de drogue, battus puis emmenés pour être assassinés à Belfort-Roxo, près de Nova-Iguaçu. Par miracle, Daniel Cabral de Souza échappe à la mort et raconte... Le 7 octobre suivant, lors de la séance de confrontation à la police, il identifie les assassins. Ce sont des soldats du 15e Bataillon de police militaire: Jaci Machado da Silva, Waldecir da Silva et José Alberto de Lima.

C'est à Nova-Iguaçu déjà que vingt-trois cadavres criblés de balles avaient été retrouvés au cours d'une seule semaine, fin mai 1976. Le massacre avait motivé l'intervention, entre autres personnes, de l'évêque de Nova-Iguaçu; celui-ci allait être passé tabac par des policiers le 22 septembre 1976 (cf. DIAL D 330).

Le 9 septembre 1976, deux lieutenants de la police militaire de Campo Grande (Mato Grosso) organisaient un enlèvement avec demande de rançon; leur victime, un jeune homme de vingt ans, était retrouvée assassinée.

Il faut noter par ailleurs la décision de la Cour d'assises de Nova-Iguaçu prise le 4 mai 1976. Appelée à statuer sur le double assassinat de mineurs de 15 et 17 ans, tués de soixante-cinq balles par deux policiers militaires le 17 août 1974 à Vila Cava, banlieue de Rio de Janeiro, la Cour d'assises acquittait les deux militaires "parce qu'ils avaient agi sur ordre supérieur".

Ci-dessous, le récit du rescapé de l'Escadron de la mort, tel qu'il a été publié par "Jornal da Tarde" du 5 octobre 1976 à São-Paulo.

(Note DIAL)

RECIT FAIT PAR DANIEL CABRAL DE SOUZA
AU JOURNALISTE RUY PORTILHO

"J'ai vingt-trois ans. Jusqu'il y a peu, je travaillais à São-Paulo dans une entreprise d'étanchéité des constructions. Mardi dernier, le 28 septembre, vers 9 h 30 du soir, je suis sorti de la maison où j'habite avec mes parents, rue Roberto Silveira n° 41, Vila Operária, à Caxias, pour aller jusqu'à Penha avec deux amis.

"Je les ai connus il y a deux ans sous le nom d'Ari (Waurisson Santos Simões) et Lucas (Luiz Silva Clemente). Nous sortions toujours ensemble. Nous causions. Nous allions à la plage chaque fois que nous pouvions. A Vila Operária on est connu comme des gens de bonne famille.

"Nous avons décidé d'aller acheter du pain pour le père d'Ari. Je suis déjà embauché dans une entreprise qui fait l'isolation thermique dans les immeubles. J'attends d'être convoqué pour y aller et pour commencer à travailler.

"Pour arriver à Penha, nous devons passer par le Centre commercial de Caxias. C'est une sorte de galerie. De l'autre côté, il y a le terminus de quelques bus, dont celui que nous devons prendre pour aller à Penha.

"Alors que nous passions dans la galerie, deux policiers militaires en uniforme nous ont ordonné d'arrêter en déclarant simplement: "Papiers!" Je les avais tous: carte de travail, carte du PIS (1), CPF, un carnet d'achat des magasins DUCAL, deux photos de moi et trois de ma femme. Ils ont ramassé mes papiers et ceux de mes collègues; ils les ont regardés mais ne les ont pas rendus.

"Vous trois, suivez-nous!", ont-ils déclaré. Ils nous ont alors emmenés dans une salle du sous-sol du Centre commercial. Des deux policiers militaires qui nous ont arrêtés, l'un était presque noir, grand, et l'autre était un mulâtre de petite taille. Dans la salle, nous avons trouvé un autre policier militaire, un noir de petite taille, assis derrière une table. J'avais emporté un magnétophone qui appartenait à Ari; les policiers m'ont demandé pourquoi c'était faire. J'ai répondu que c'était pour écouter de la musique assis dans le bus. Mais le grand noir maigre n'a pas aimé la réponse. Il nous a dit que nous étions "faits". Luiz a protesté. Il a dit que nous étions des travailleurs. Il a pris un coup sur la bouche. Pendant ce temps-là, un autre policier me prenait mon magnétophone et retirait des poches d'Ari un peu plus de 50 cruzeiros, trois paquets de cigarettes et deux boîtes d'allumettes.

"Le grand noir m'a saisi et m'a mis contre le mur. Et il a commencé à me bourrer de coups. Avec les poings d'abord, puis avec un bâton. C'était pas un bâton d'agent. C'était un vrai bout de bois. Au début, ils me tapaient sur les oreilles. Après, ils m'ont commandé de me baisser et tous les trois m'ont donné des coups de pied dans les côtes jusqu'à ce qu'ils fatiguent. J'ai les côtes encore tout enflées, regardez ça!

"Après, ça été le tour de Luiz. A peu près la même chose. C'est Ari qui a pris le dernier. Je crois qu'on est resté près d'une heure à recevoir des coups. Pendant qu'ils cognaient, les policiers militaires disaient que si on le livrait pas "les autres", on ne sortirait pas de là. Quand ils ont été fatigués de taper sur Ari, ils se sont assis sur la table et ils se sont mis à nous dire des blagues. Ils nous avaient enlevé nos habits. Avant les coups. J'ai pleuré.

"Celui qui a cogné le plus fort, c'est le petit noir grassouillet, qui était assis derrière la table quand on est entré dans la salle. Ah oui, ils ont aussi demandé pendant qu'ils nous tapaient dessus: "Où est

(1) PIS: Plan d'intégration sociale, ou d'épargne forcée
(N.d.T.).

"l'herbe"? Bande de drogués!" Ari a encore dit qu'on était de bonne famille, qu'on faisait pas ça. Ils ont alors demandé à Lucas: "Et toi? t'as rien à dire?" Lucas a répondu que non: "On n'est pas des gens à ça. Vous pouvez vous renseigner." Alors qu'ils étaient fatigués de nous taper dessus, le petit noir s'est tourné vers moi et m'a demandé: "Et toi, mon gars? Tu vas parler toi aussi? Tu vas parler ou tu veux encore écopper?" J'ai répondu que j'avais rien à dire. Qu'ils pouvaient se renseigner pour savoir qui on était. Et s'ils découvraient qu'on était des trafiquants, alors ils pourraient nous arrêter. A partir de ce moment-là ils ne nous ont plus battus.

"Mais ils ne nous relâchaient pas non plus. Pendant tout le reste de la soirée, il y a toujours eu deux policiers militaires pour nous garder dans la salle. Ils sortaient chacun leur tour pour aller manger, prendre un café et tout le reste. Ils n'ont plus rien demandé.

"Alors qu'il était minuit moins vingt, les policiers militaires ont parlé de l'heure entre eux. Ils ont commencé à nous demander où on habitait. Nous l'avons dit. Ils nous ont répondu que si c'était vrai qu'on n'avait jamais été arrêtés, ils nous libéreraient. Puis ils n'ont plus posé de question.

"Je crois qu'il était à peu près deux heures et demie du matin quand l'un d'eux a sorti une corde de nylon d'un tiroir de la table et qu'il a commencé à nous ligoter. Ils ont attaché le bras de Lucas au bras gauche d'Ari. Ensuite, l'autre bras d'Ari à mon bras gauche. Ils ont dit qu'ils allaient nous ramener chez nous. Ils ont même plaisanté en déclarant qu'on irait chez nous en taxi et qu'en arrivant "papa va payer"! Avant de nous attacher, ils nous ont rendu nos habits. J'ai vraiment cru qu'on allait rentrer à la maison. Mais quand ils ont commencé à nous ligoter, j'ai eu des doutes. A la sortie du Centre commercial, ils nous ont poussés dans une voiture bleu clair. Elle n'avait pas le signal de taxi au-dessus, mais dedans il y avait un taximètre. A ce moment-là, un soldat a encore dit qu'il allait nous conduire chez nous. Je me suis senti soulagé encore une fois, et j'ai presque pleuré de joie. Mais je me rends compte maintenant que c'était seulement pour éviter qu'on se méfie d'eux et qu'on se mette à crier dans la rue.

"Dans le taxi - c'était une grande voiture - nous avons été mis les trois sur la banquette arrière avec le gros noir, le policier militaire qui nous avait le plus battus. Sur le siège avant, il y avait le chauffeur, le petit militaire, et l'autre, le grand noir. Le taxi est parti et au bout de dix minutes, j'ai vu qu'il n'allait pas dans la bonne direction. J'ai réclamé et ils m'ont dit: "Reste tranquille. C'est nous qui commandons. On connaît la route."

"Il faisait sombre, mais on pouvait quand même s'apercevoir qu'on passait dans le quartier Lote Quinze. Puis la voiture s'est engagée dans un terrain vague près de la voie ferrée. La voiture a ralenti et avant qu'elle arrête, le soldat noir, le petit qui était à côté de moi, a sorti son revolver de sa poche et a tiré Lucas à la tête. Le coup de feu résonnait encore dans mon crâne qu'il a tiré une deuxième fois sur la tête d'Ari. Le troisième coup, il allait aussi me le tirer à la tête,

mais j'ai tourné la figure et la balle m'a pris en-dessous de l'oreille. Personne n'a crié. J'ai simplement supplié: "Faites pas ça!" Mais le coup de feu m'atteignait déjà à la mâchoire.

"J'étais encore tout abasourdi quand j'ai entendu le noir de devant expliquer à l'assassin de mes amis: "C'est pas comme ça qu'il faut faire, mon gars!" Moi, je faisais le mort. Ils nous ont alors poussés en-dehors de la voiture. Par chance, je suis tombé le premier en-dehors et mes deux amis sont restés au-dessus de moi. Je l'ignorais, mais ils allaient tirer encore sur nous une dizaine de coups.

"J'entendais le bruit des balles qui entraient dans le corps de mes amis, mais elles n'arrivaient pas jusqu'à mon corps. Mais il y en a eu deux qui ont fini par m'atteindre: une m'a ricoché sur le crâne, et l'autre m'a touché à l'épaule gauche qui était à moitié dehors, sans la protection du corps de mes amis. A un moment donné, ils ont arrêté de tirer et je crois que l'un d'eux s'est rendu compte que j'étais à moitié protégé. Alors il a donné un coup de pied dans ma tête pour qu'elle soit dehors et il m'a tiré dessus. Il m'a touché une deuxième fois à la mâchoire, bien en-dessous de l'oreille.

"J'ai continué à faire le mort. Mes blessures me faisaient très mal et je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas m'évanouir. Avant de remonter dans la voiture, ils nous ont encore donné beaucoup de coups de pied. J'ai attendu que la voiture s'en aille et j'ai appelé Ari et Lucas. Ils étaient morts.

"Mon bras était encore attaché à celui d'Ari. Je suis resté couché dans la même position, dans la crainte que les policiers militaires reviennent; mais avec les dents et l'autre main libre, j'essayais de défais-
re les noeuds de la corde de nylon. Il a fallu un certain temps avant que j'arrive à me débarrasser de la corde. Alors je me suis relevé et je me suis mis à marcher.

"Je crois que j'ai marché pendant plus d'une heure avant de trouver une route goudronnée. Je saignais énormément et j'avais vraiment peur de mourir. J'ai enroulé mon sweater autour du cou pour éponger le sang. Quand je suis arrivé sur la route, je me suis assis et je suis resté là jusqu'à ce que passe un bus de la ligne "Saracuruna - Caxias". Je suis monté. Le chauffeur m'a demandé ce qui était arrivé. Je n'avais pas vu à cause de l'obscurité, mais dans le bus j'ai vu que j'étais tout rouge de sang. Je lui ai répondu que j'avais été agressé par des bandits. Le chauffeur m'a cru et m'a emmené jusqu'à Caxias. Là, je suis descendu et j'ai pris la direction de la maison. La peur de rencontrer de nouveau les policiers militaires, que je ne sais pas comment, mais je me suis mis à courir. Je courais et j'arrêtais, jusqu'au moment où je suis arrivé à une petite place, la Place Humaitá. Là, je suis tombé pour de bon. Je n'avais plus de forces dans les jambes et j'ai cru que j'allais mourir.

"C'est alors qu'est apparu un gars que je connais de vue. Il se rendait à son travail en fourgonnette Volkswagen. Il a arrêté sa voiture, il m'a aidé à monter et il m'a conduit chez moi. A lui aussi j'ai dit

que j'avais été attaqué par des bandits. Si j'avais dit que c'était la police, des gens auraient pu se mettre dans la tête de me ramener à la police militaire. Et je n'aurais guère eu de chance d'en ressortir vivant une deuxième fois.

"Je me rappelle que le gars voulait m'emmener à l'hôpital, mais je lui ai dit que je voulais rentrer chez moi. Je voulais mourir au milieu des miens et leur expliquer qui m'avait tué.

"A la porte du jardinet, j'ai commencé à voir tout noir et je suis tombé. Je me rappelle seulement la voix de ma mère. Mon père m'a pris sous les bras et m'a fait rentrer. A ce moment-là, j'ai senti que j'allais vivre et pour la première fois j'ai dit: "C'est la police".

"Mon père a trouvé bon de garder l'histoire des bandits. Il n'y avait pas de taxi à Caxias à cinq heures du matin, et j'ai donc été à pied à l'hôpital Duque de Caxias, soutenu par mes parents. De là, je suis revenu en ambulance à Souza Aguiar.

"C'est seulement vendredi que j'ai décidé de dire que c'était vraiment la police, après avoir parlé avec ma mère et avec un journaliste qu'elle connaît (Luís Valério Meinel, d'"O Estado de São Paulo"). Le commissaire de police Murtinho est venu ici. Il m'a inspiré confiance et j'ai raconté toute l'histoire.

"J'ai peur. Je ne sais pas ce qui va se passer. Je sais que les policiers militaires veulent me tuer parce que je peux tous les identifier. J'ai vraiment peur de mourir. Il faut qu'on m'aide, qu'on me protège..."

(Traduction DIAL)

Abonnement annuel: France 140 F - Etranger 160 F
(avion: tarif spécial)

Directeur de la publication: Charles ANTOINE

Imprimerie: DIAL, 170 bd du Montparnasse, 75014 Paris

Commission paritaire de presse: n° 56249